

POUR LE TRENTIÈME ANNIVERSAIRE DE NOTRE SOCIÉTÉ

À l'aube d'un nouveau siècle, pour le vingt-cinquième anniversaire de la Société d'Études Anglo-Américaines des XVIIe et XVIIIe siècles, son plus ancien président d'honneur, Jean Dulck, avait fait un bilan et lancé un appel qui auraient pu être reproduits aujourd'hui sans y changer une virgule. Pour renforcer ce message, Louis Roux, à la fin de son mandat présidentiel, a souhaité que cet appel soit repris à deux voix par un dix-septémiste et un dix-huitémiste, un spécialiste de littérature et un spécialiste de civilisation, encore qu'il n'y ait jamais eu heureusement de frontière précise entre ces domaines.

Pendant il est vrai que réunir dans notre "Bulletin" (terme consacré par l'usage mais qui était bien modeste pour une véritable "revue") des études consacrées les unes à des œuvres littéraires, les autres à des phénomènes de civilisation pouvait paraître une entreprise audacieuse. En élargir le champ aux États Unis, c'était abattre la cloison élevée ces derniers temps entre les études anglaises et les études américaines. Associer le XVIIe et le XVIIIe siècle, c'était aller à l'encontre d'une tradition qui faisait de 1660 une date pivot dans les études historiques.

Parlons d'abord de la littérature. Aujourd'hui encore les anthologies anglaises et américaines (Oxford, Norton, etc.) associent habituellement la Restauration au XVIIIe siècle et souvent englobent la première partie du XVIIe dans la Renaissance. L'emploi par les Anglo-Saxons du terme "early modern", de plus en plus répandu, a ramené à la fin, voire au milieu du XVIe siècle, la frontière entre la Renaissance et une "modernité" qui s'annonce à travers le maniérisme et se développe dans le baroque au siècle suivant.

Sans nier la diversité d'une période marquée par tant d'affrontements politiques et idéologiques, par tant de découvertes scientifiques et tant d'innovations dans la pensée philosophique, par

une évolution des mentalités et des goûts reflétée dans des préférences stylistiques successives, il n'est pas illégitime d'attribuer au XVII^e siècle une unité dynamique, en ce sens que les formes nouvelles de la subjectivité, les avancées de la science, la progression du rationalisme, se frayent irrésistiblement un chemin malgré tous les contre-courants et toutes les nostalgies. N'interposons pas de barrière en 1660. Les œuvres majeures de Milton furent, en partie au moins, composées au delà. La renaissance du théâtre, si marquée soit-elle par l'esprit de la Restauration, met Shakespeare en honneur, quitte à le transformer. Cowley évolue du "métaphysique" au néo-classique. Dryden, s'il annonce Pope, hérite d'une tradition satirique ancienne. On ne peut bien comprendre Locke sans avoir lu Hobbes et même Lord Herbert de Cherbury; De Hooker aux latitudinaristes, ou aux platoniciens de Cambridge, l'évolution est évidente, mais ne suit-elle pas une pente naturelle?

Le XVIII^e siècle s'ouvre sur le triomphe apparent du Classicisme, s'achève sur l'avènement du Romantisme. Or le Romantisme renoue avec le néoplatonisme. Dès le milieu du siècle, au théâtre et dans le roman, l'inspiration bourgeoise, sentimentale et moralisante, n'est pas sans précédent dans la littérature élisabéthaine et jacobéenne. Le rococo prolonge le baroque, dont on retrouve des vestiges dans la poésie des tombeaux, et le drame élisabéthain est l'une des sources du roman gothique. De Fielding à Sterne, l'esprit de Cervantès survit ouvertement. Avec le scepticisme de Hume culmine l'évolution de la subjectivité moderne, dont certains aujourd'hui, non sans exagération, voient le point de départ chez Hamlet.

En accueillant et en rassemblant des études sur la littérature du XVII^e et du XVIII^e siècle notre revue ouvre donc la voie non seulement à des confrontations, mais à des recherches sur les grands courants d'idées et les changements d'épistémès. Sans prétendre en faire une orientation privilégiée, on peut souhaiter que cette ambition se confirme. On a vu paraître déjà dans plusieurs numéros des études critiques et historiques portant sur des périodes qui s'étendent du règne d'Élisabeth à la Restauration, voire à la fin du XVIII^e siècle. Certains articles, notamment sur le *Waverley* de Scott (notons au passage que l'Écosse n'a jamais été délaissée dans notre Bulletin) ont débordé sur la période romantique, car il n'y a jamais de coupure intégrale entre un siècle et le suivant.

Cette constatation nous amène à considérer le rôle des études de civilisation dans notre société; elle nous amène aussi à nous demander pourquoi les deux siècles qu'elle prend pour champ de recherche semblent souvent offrir un cadre naturellement tracé à l'évolution des idées, des mentalités et des modes d'expression de la société britannique.

En observant l'histoire de la vie intellectuelle en Grande-Bretagne sous son angle le plus théorique, on s'aperçoit que si le newtonianisme s'est si brillamment imposé au XVIIIe siècle, c'est qu'il a pris son élan dès la Renaissance. Le souci des expériences concrètes, le rejet de la méthode des géomètres et des principes posés a priori commence à Gresham College, émergent avec Bacon et triomphent définitivement à la Royal Society dont la fondation date de 1662 et dont le renom n'a cessé de croître pendant tout le siècle suivant. Boyle, Locke et bien sûr Newton sont les maîtres à penser du siècle des Lumières. Or l'essentiel de l'œuvre de ces trois grandes figures appartient aux quelque trente ans (1680-1714) qui marquent la charnière entre le XVIIe et le XVIIIe siècles, charnière dont on n'apprécie l'importance qu'en connaissant les deux volets qu'elle articule. Quelques exemples, pris dans différents domaines en font la démonstration.

Prenons la pensée politique dont plusieurs articles ont traité dans notre revue. C'est au cours de la grande révolution du XVIIe siècle que Filmer présente sa théorie de l'absolutisme de droit divin dans son *Patriarcha*; à la même époque, Hobbes et nombre d'auteurs puritains se réclament au contraire d'un contrat entre des citoyens détenteurs de droits inaliénables et Harrington dans son *Oceana* choisit une voie moyenne, celle du républicanisme antique, qui confirme l'aristocratie dans son rôle historique. Ainsi se trouvent posées les bases de tout le débat sur les institutions britanniques depuis l'"Exclusion crisis" jusqu'au "Reform Bill" de 1832; or la vie politique anglaise était suivie de près dans le monde entier et les trois auteurs cités ont été lus par Montesquieu comme par Locke, par Rousseau et Jefferson comme par Hume.

Ces débats de politique théorique ont toujours recherché la caution des historiens parce qu'ils avaient besoin de précédents autant que de principes. Il fallait bien s'interroger sur les institutions médiévales pour défendre la constitution "gothique" et il fallait aussi

étudier l'Antiquité pour justifier les nombreux parallèles qui furent tracés tant au XVII^e siècle qu'au XVIII^e entre la monarchie limitée à l'anglaise et l'équilibre entre monarchie, aristocratie et démocratie auquel on attribuait le destin exceptionnel de Rome. C'est ainsi que Hume se réfère explicitement à Harrington et que Gibbon emprunte le thème de son grand ouvrage aux thèses anti-absolutistes du XVII^e siècle.

On constate le même phénomène en observant le développement de deux disciplines-clefs, l'économie et la psychologie. Dans le premier de ces domaines, le courant qui se développe avec les recherches de Locke sur la monnaie, de Hume, d'Adam Smith et de Bentham sur le commerce international et le libéralisme économique – courant qui aboutira à l'utilitarisme du XIX^e siècle – prend sa source dans l'analyse que fait Davenant de la circulation des richesses à l'époque de Charles II. Or l'utilitarisme se donne pour mission d'augmenter la somme de bonheur dans toute société, bonheur qui dépend – l'homme étant une créature sociable – de l'accroissement des sensations agréables éprouvées par une population œuvrant efficacement à son mieux-être. Les économistes fondent ainsi la recherche de l'harmonie sociale sur la nature humaine telle que la décrit la psychologie lockienne, psychologie entièrement construite, l'auteur le dit lui-même, par "the plain historical method", celle des histoires chères aux empiristes mais appliquées cette fois à une observation médicale des sensations comme tissu vivant de toute activité mentale. Ici encore, Locke part de l'œuvre de Hobbes; il n'aurait pas cherché à assouplir la psychologie mécaniste de Human Nature s'il n'avait pas compris toute l'importance des perspectives ouvertes par son prédécesseur.

La psychologie est sans doute l'une des voies les plus novatrices dans le réseau des relations entre les deux siècles car tout ce qui touche à la théorie de la vie mentale touche aussi à la construction du réel et à l'épistémologie. Qui décrit la trame de la vie mentale est nécessairement conduit à faire une sorte de portrait robot du lecteur et de l'amateur d'art de son temps. Ainsi se dessine une interface entre les arts de l'image et la littérature, interface qui unit ces deux domaines tout en les séparant. Nombreux sont les articles de notre revue qui ont analysé les rapports des peintres des musiciens et des architectes avec la littérature. Et ici encore la filiation est évidente

entre Inigo Jones et Burlington tant admiré de Pope, entre Thornhill et Hogarth que "lisait" Fielding, entre Purcell et Haendel dont les rapports avec les poètes ne sont plus à décrire, entre les topogaphes comme Hollar et les paysagistes de l'époque de Wilson et de Turner, entre Milton et Thomson enfin, tous deux poètes des jardins.

Et puisqu'il est question des jardins, art national en Angleterre, remarquons à quel point leur histoire relève d'une continuité sans cesse relancée plutôt que de ruptures délibérément accusées. Certes, le jardin paysager rompt avec les grandes perspectives et l'axe central chers à l'esthétique baroque et en cela il est l'image même de l'exploration de la nature par l'épistémologie empiriste. Certes, la rupture semble totale entre les jardins du XVII^e siècle et ceux du XVIII^e, entre Le Nôtre et ses émules d'une part, Vanbrugh et Brown d'autre part; c'est du moins la thèse qu'avance Horace Walpole dans des pages où son talent d'écrivain sert brillamment son patriotisme trop exclusif. Pourtant, on ne saurait oublier que Claude Lorrain fut collectionné par Le Nôtre et par Louis XIV avant d'inspirer Hoare, le créateur de Stourhead, puis Wilson et Turner. Et nous devons nous rappeler aussi que Switzer approuvait fort chez Le Nôtre la haine des "vues bornées" et faisait de la "grand manier" de son illustre prédécesseur français un élément essentiel du développement du style paysager en Angleterre. Il apparaît aux chercheurs d'aujourd'hui que le génie du lieu a essayé sa voix à Appleton House et à Wotton avant de chanter Windsor Forest.

Dans les articles publiés au cours des dix dernières années se manifeste, il faut le reconnaître, une prédominance des études sur le XVIII^e siècle, en littérature comme en civilisation. Celle-ci tient peut-être en partie au nombre plus élevé de dix-huitiémistes parmi les membres de notre Société, mais aussi au fait que les travaux des dix-septiémistes se dispersent davantage, pouvant être accueillis dans les *Cahiers Élisabéthains* pour la première moitié du siècle ainsi que dans les publications de la Société Shakespeare et de plusieurs centres de recherche spécialisés. On notera toutefois la présence régulière d'articles sur Shakespeare dans les numéros de notre revue centrés sur les programmes d'agrégation. Milton, qui a figuré trop rarement, pourrait revenir en honneur. Quant au XVIII^e siècle, il n'est guère d'œuvres littéraires importantes qui n'aient fait l'objet d'études renouvelées. Il est heureux que la curiosité des chercheurs se soit

aussi orientée vers de nouveaux domaines, tels que "les espaces de la féminité" dans l'un et l'autre siècle.

Fallait-il associer les études américaines aux études anglaises, comme l'avait souhaité Jean Béranger, trop tôt éloigné de la Société par la maladie? Le Bureau de la Société pourrait prochainement s'interroger sur ce point. Rappelons toutefois que la tentative était justifiée, puisque la "déclaration d'indépendance" de la littérature américaine, Jean Dulck l'a rappelé, se fit longtemps attendre. Les aspects différents du puritanisme en Grande Bretagne et dans les colonies invitent une confrontation. La pensée politique républicaine, qui remonte au XVIIe siècle en Angleterre, a pris outre-Atlantique des orientations nouvelles au siècle suivant. La présence de traits distinctifs dans les premières oeuvres littéraires et dans les arts plastiques d'un nouveau monde peut donner lieu à des études intéressantes. Il faut admettre que, malgré la présence de trop rares articles ou notes critiques, l'espoir d'une collaboration poussée avec les américanistes a été déçue ces derniers temps; ceux-ci, on le sait, publient beaucoup dans des revues spécialisées. On peut encore espérer que certains d'entre eux, intéressés par la naissance d'une culture et d'une littérature originales, voudront bien nous apporter leurs réflexions; nous serons heureux de les accueillir.

Il faut enfin renouveler l'appel lancé par Jean Dulck aux enseignants et aux directeurs de recherche dans le domaine anglais. Chacun sait que les jeunes chercheurs ont aujourd'hui tendance à s'orienter massivement vers la période contemporaine. Comme les universités devront maintenir, si l'on ose dire, un "service minimum" pour assurer la survivance de notre patrimoine culturel, il en résultera un déséquilibre entre le nombre de nouveaux docteurs et le nombre de postes disponibles dans leur spécialité; déséquilibre dont les jeunes chercheurs qui choisissent la période contemporaine pourraient être les premiers à souffrir. Les titulaires de chaires d'études contemporaines en prennent eux-mêmes conscience aujourd'hui et pourraient être associés à cet effort de persuasion. N'est-il pas évident que toute interprétation des œuvres et des phénomènes de civilisation modernes doit se fonder en partie sur la connaissance d'un passé parfois lointain? De nos jours encore, d'ailleurs, l'imagination créatrice chez la plupart des écrivains reste nourrie de leurs lectures et

l'on ne constate chez eux aucune indifférence à l'égard des grandes œuvres du passé.

Dans le domaine de la civilisation comme dans celui de la littérature notre revue a fait la preuve que la période qui va de la Renaissance au triomphe de la Révolution industrielle demeure essentielle dans l'histoire de la culture des pays anglophones. C'est pourquoi, de même que le Président Louis Roux dans l'État des lieux qu'il a dressé dans le dernier Bulletin de la SAES, nous faisons le vœu que le recrutement de spécialistes des XVII^e et XVIII^e siècles par les Départements d'études anglophones de nos universités permette à notre Société de conserver son rayonnement et un cadre institutionnel à sa mesure.

Michel BARIDON et Robert ELLRODT